Document generated on 07/13/2025 1:33 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Une bénédiction venue du Japon

Yôko Ogawa, *La bénédiction inattendue*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2012, 188 p.

David Dorais

Number 118, Summer 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71726ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2014). Review of [Une bénédiction venue du Japon / Yôko Ogawa, *La bénédiction inattendue*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2012, 188 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 77–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une bénédiction venue du Japon

Yôko Ogawa, *La bénédiction inattendue*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2012, 188 p.

En mars 2012, Actes Sud publiait, dans sa collection « Babel », la version format poche du recueil *La bénédiction inattendue* de Yôko Ogawa, d'abord paru en grand format en 2007 dans sa version française, l'édition originale japonaise datant de 2000. L'occasion s'offre donc d'aller (ou de retourner) vers ce livre d'une auteure qui, depuis plus de vingt ans, cultive un univers à nul autre pareil, mystérieux et attachant.

Les lecteurs de Yôko Ogawa savent qu'elle aime raconter les histoires de personnages fragiles (le plus souvent des femmes, parfois des enfants) qui vivent dans un monde normal, mais qui, grâce à des rencontres avec des personnes intrigantes (souvent vieilles ou savantes), découvrent avec un mélange d'ingénuité, de crainte et de ravissement que ce monde peut receler des ouvertures vers l'étrange. Chez Ogawa, l'étrange prend la forme de fantaisies sexuelles ou macabres et d'une obsession pour l'ordonnancement. Dans « Le musée du silence », un muséologue frais émoulu est engagé par une dame âgée acariâtre pour lui construire un lieu de mémoire où elle pourra exposer sa collection d'objets dérobés à la mort de leur propriétaire. Dans « L'annulaire », une jeune femme travaille auprès d'un scientifique qui « empaille » et classe les souvenirs des gens ; elle tombera sous le charme de ce maître, qui lui offrira des escarpins dans lesquels il voudra la voir nue. Dans l'une des nouvelles du recueil *La mer*, une employée de bureau développe une idylle avec un collègue en lui apportant des caractères d'imprimerie chinois qui représentent des mots de plus en plus

lubriques. Dans les histoires d'Ogawa, le style est simple et les notations, factuelles. Un dépouillement de facture qui reflète le détachement candide des personnages par rapport à ce qui leur arrive, et qui donne une allure naturelle aux dérapages dans l'insolite, en même temps qu'il les rend encore plus surprenants.

L'intérêt des sept nouvelles de *La bénédiction inattendue* est d'offrir des réflexions sur la création littéraire. Non pas des réflexions théoriques, mais des récits ayant valeur d'allégorie. Le recueil présente une forte cohésion. D'une nouvelle à l'autre revient le personnage d'une romancière, dont des recoupements entre les histoires permettent de recomposer la biographie : elle possède un chien ; elle vit seule avec le fils qu'elle a eu d'un amant chef d'orchestre ; sa première publication parlait de son frère, un champion de plongeon trop tôt décédé. Une même situation se répète à travers le livre, finissant par s'imposer comme le thème central : le blocage d'écriture. Qu'elle raconte un épisode de l'enfance ou de l'âge adulte, l'écrivaine (le personnage, à ne pas confondre avec Yôko Ogawa elle-même) montre comment sa difficulté à créer a trouvé une solution inattendue. De là provient le titre de l'œuvre, qui a une valeur générale puisque aucune nouvelle en particulier ne porte ce titre (qui respecte celui de la version originale japonaise). La solution proposée par l'histoire ne doit pas être prise au pied de la lettre, il s'agit d'une métaphore à interpréter. C'est le propre de la pensée orientale, des paraboles bibliques aux *kôan* zen, de s'exprimer par images plutôt que par concepts.

Un exemple fera mieux comprendre comment procède l'auteure. « Edelweiss » est la nouvelle la plus saisissante du recueil, c'est-à-dire celle où l'étrangeté est le plus affirmée. Dans un parc, la romancière rencontre un vieil homme qui se dit passionné par ce qu'elle écrit. D'abord flattée, elle découvre peu à peu jusqu'où s'étend l'obsession de ce fanatique : il connaît tous ses livres, vérifie dans chaque librairie qu'il croise si on y tient ses romans, et porte dans ses poches de manteau ses œuvres complètes, pour pouvoir les

lire à tout moment. Il soutient même être son unique sujet d'inspiration (« Je suis toujours présent dans vos romans. Le chirurgien qui apparaît dans celui-ci, le beau garçon qui trahit le héros et le chauffeur qui boit sont tous des personnages élaborés à mon image »), de même qu'il prétend absurdement être son frère cadet, mort depuis longtemps. Leur rencontre suivante se produit à la bibliothèque ; venant d'emprunter toutes les œuvres de son auteure favorite, le lecteur extatique chante de joie la chanson *Edelweiss*. Dans l'esprit de l'écrivaine surgit alors l'image d'une fleur qui éclôt « timidement à l'ombre d'un rocher, comme si [elle] avait quelque chose à se faire pardonner. Le moindre souffle de vent faisait frémir le duvet qui recouvrait sa tige et ses fins pétales ». Le vieil homme se met à suivre la romancière partout, à toute heure. Il la suit un jour jusqu'à la gare, jusqu'à une clinique où elle apprend qu'elle porte un enfant, celui de son amant qui l'a abandonnée. Lors du voyage de retour, son dévoué protecteur lui offre une écharpe pour la protéger du froid, puis lui dit qu'il attend avec impatience son prochain roman, et disparaît en un clin d'œil. Quelques mois plus tard, au printemps, tandis que son ventre s'arrondit et qu'elle regrette la présence de cet étrange « petit frère », la femme entend provenir d'un meuble la mélodie d'*Edelweiss*, jouée par un télégramme musical naguère envoyé par son amant pour la féliciter d'un prix littéraire remporté.

L'enjeu de cette histoire est la difficulté de produire une nouvelle œuvre : comment y parvenir quand on mène une carrière prolifique et brillante ? Le vieil homme, seul personnage surnaturel, représente le poids du passé, qui nous rappelle constamment ce qu'on a accompli, et qui nous poursuit dans chaque librairie et chaque bibliothèque. Il nous rappelle aussi à quel point on est fragile, malgré le succès. On a beau avoir gagné des prix, notre vie reste faite de deuils : un frère, un amant. Pourtant, il s'agit d'une fragilité tenace, comme celle de l'edelweiss fleurissant dans les alpages. Même si le passé nous harcèle, un renouveau est toujours possible : une grossesse ou un printemps, réels ou symboliques. La mélodie

ténue de nos faiblesses, de nos amertumes et de nos pertes (« faiblement, par intermittence, menaçant de disparaître à tout moment, la chanson n'en finissait pas ») sera la voix qui s'imposera et à laquelle on pourra tendre l'oreille pour trouver la voie de notre prochaine création.

Dans quelques nouvelles reviennent des lieux allégoriques. Il s'agit d'endroits imaginaires où glisse l'écrivaine dans des moments de contemplation ou de désarroi, des endroits où elle évolue en pensée et qui symbolisent un état d'esprit par rapport à la création. Rendue aphone à la suite d'une opération, elle se retrouve incapable d'écrire. Elle se sent alors transportée dans une lande désolée, couverte de longues herbes sèches, où souffle un vent froid. Elle aperçoit un muret de pierres et comprend que c'est l'amas des mots qu'elle a réunis. Elle se trouve désormais du mauvais côté du mur, le côté du silence, du « monde sans mots ». Dans une autre histoire, la femme, s'efforçant de terminer un roman, se dit que l'écriture se rapproche d'un travail dans un atelier d'horlogerie. Par la magie de la métaphore, elle se transporte dans un atelier perdu au cœur d'une forêt sombre. Assise sur un tabouret, elle y fabrique une montre, qu'elle espère un modèle de précision, de minutie et de propreté. Tandis que l'enchevêtrement des feuilles se reflète sur les vitres, elle s'acharne, dans cet espace obscur et froid, à emboîter les engrenages et à tendre les ressorts.

La première nouvelle du recueil, « Le royaume des disparus », permet d'observer précisément le passage entre le monde réel et l'autre monde. La romancière commence par confier qu'il lui arrive de se sentir incompétente, prétentieuse et inculte lorsqu'elle tente d'écrire. Dans ces moments, elle dépose son stylo et range ses papiers. Réfléchissant sur son inhibition, elle affirme que « le roman [lui] évoque une forêt ». Cette simple évocation suffit à matérialiser l'endroit qui sert de comparant : dès la phrase suivante, la femme se retrouve dans un bois véritable, où « les arbres sont si serrés qu'aucune lumière n'y accède », où des feuilles piquantes, des branches pourries et des lianes

entrelacées lui bloquent le chemin. Elle tombera au fond d'une grotte qui communique avec le royaume des disparus, c'est-à-dire le royaume de ceux qui, dans le monde réel, se sont mystérieusement volatilisés. Ils viendront la visiter et lui raconteront leurs histoires : la petite fille qui avait un trou au cœur et dont l'oncle, marchand de laine d'agneau, a disparu lors d'un voyage exotique, ou la propre tante de la femme, qui collectionnait les sacs à vomi des avions. La nouvelle se termine ainsi : « Je me redresse, je frotte mes vêtements pour enlever la terre. J'ouvre le tiroir, j'en sors des feuilles, j'enlève le capuchon de mon stylo et en pensant au royaume je me remets à écrire. » La retraite dans les lieux imaginaires de la forêt-roman et de la grotte-souvenir lui a redonné l'inspiration. Une succession d'actions amorce ce retour à l'écriture, et seul le point séparant les deux phrases marque la frontière entre l'univers intérieur et le monde du travail. Des passages subtils relient donc les affects et les idées aux images et aux symboles, entrelacement du réel et de l'irréel qui permet de vaincre le vide médusant de la page blanche.

En somme, au problème récurrent du blocage d'écriture, le recueil répond par un espoir tenace : les deuils peuvent être surmontés. Car ce sont les pertes, pertes d'objets précieux ou d'êtres chers, qui paralysent l'inspiration. Il ne faut pas se laisser abattre par elles ni chercher à les nier. Il s'agit plutôt de les conserver, comme ces cristaux expulsés des glandes lacrymales du chien de l'écrivaine, des larmes pétrifiées qui avaient produit une infection et qu'un vétérinaire bienveillant a ôtées. Ou bien il s'agit d'« avaler » les deuils, comme ces petites poches d'eau desséchées qui ont été retirées du corps de la femme et de celui de son fils, qu'elle ingurgite pour retrouver la parole après être devenue aphone. Le titre du recueil parle de « bénédiction », et la dernière nouvelle s'intitule « Résurrection ». Le livre de Yôko Ogawa suggère que les souffrances morales, même quand elles nous transpercent comme des douleurs physiques, peuvent se détacher de nous, devenir des reliques d'un temps duquel la grâce

nous a sauvés, et même parvenir à nous redonner les mots nécessaires pour créer.

David Dorais

Rire pour ne pas pleurer

Fouad Laroui, *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine*, Paris, Julliard, 2012, 180 p.

L'ÉCRITURE HUMORISTIQUE, comme l'écriture érotique ou d'horreur, est un exercice périlleux : ça marche ou ça ne marche pas. La demi-mesure équivaut à un échec, et seule la réaction physique des lecteurs prouve qu'on l'a évité. Il est donc plus difficile de produire une bonne histoire humoristique qu'une bonne histoire d'amour, et c'est pourquoi il faut souligner la réussite que constitue le recueil *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine* de Fouad Laroui, récompensé à juste titre par le prix Goncourt de la nouvelle 2013. Le livre, précisons-le d'emblée, ne se cantonne pas à la comédie, mais cet angle par lequel j'ai choisi de l'aborder permet de mettre en lumière plusieurs de ses qualités.

La nouvelle éponyme du recueil m'a fait penser, avant même que je ne la lise, à la nouvelle « Le manteau » de Gogol, à cause de la mention d'un vêtement et de la consonance russe du nom du protagoniste. Mon intuition aurait pu me lancer sur une fausse piste, mais le fait est que Laroui use d'une absurdité comparable à celle de l'écrivain russe. Un émissaire marocain (là, je m'étais trompé) débarque à Bruxelles pour négocier, au profit de son pays, l'achat d'une grande quantité de blé, au meilleur prix possible, cela va sans dire. Toutefois, le matin de son audience, il découvre qu'une main furtive s'est introduite par la fenêtre de sa chambre d'hôtel et a dérobé la seule chose qui se trouvait à sa portée : le pantalon. Notre Dassoukine se retrouve donc sans culotte et, comble de malheur, il n'en a aucune de rechange, sans compter que les magasins sont encore fermés à cette heure matinale et que sa taille hors norme le condamne à